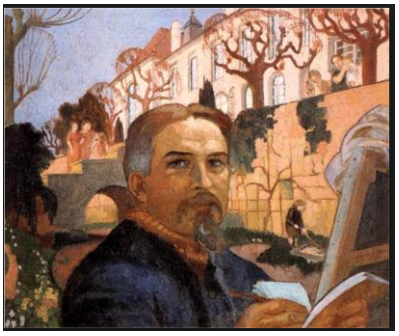
TEMOIGNAGES

L'objectif de ce recueil de courts textes vise à compléter le portrait du peintre Henry Lerolle tracé par Maurice Denis, ami de plus de quarante ans, dans son ouvrage *Henry Lerolle et ses amis,* publié en 1932. Jean-Michel Nectoux nous livre dans son magnifique *Harmonie en bleu et or. Debussy, la musique et les arts,* (Fayard 2005), une analyse critique très sensible de son œuvre.

Ce texte agrémenté de notes manuscrites inédites de Lerolle et de précieuses lettres autographes de ses amis, aimablement prêtées par Stéphane Lerolle, est accompagné d'un hommage vibrant adressé par la romancière Dominique Bona dans son dernier ouvrage *Mes vies secrètes,* nous révèle l'image d'un artiste polyvalent, humaniste et attachant. : *« Cet univers de Lerolle, j'en ai gardé le parfum nostalgique, celui d'un monde qui a totalement disparu. J'en ai retenu le message, exprimé par un homme généreux et modeste, qui avait la plus haute idée de l'art : «* Je préfère la peinture de mes amis à la mienne[1] »

En pénétrant grâce à ces documents dans l'intimité de cet univers raffiné et avant-garde du *20 avenue Duquesne* où Lerolle aimait réunir ses amis musiciens, écrivains et peintres, l'on découvre la personnalité discrète du peintre et du musicien, soutien généreux des jeunes talents que furent Claude Debussy et Maurice Denis. A travers ce pot–pourri de textes et de documents, se déroule le panorama d'une époque heureuse, la fin du XIXè siècle, comme l'intitulait Stefan Zweig dans : « *Le Monde d'hier »*.

[1] Dominique Bona, *Mes Vies Secrètes,* 2019, p. 244



Autoportrait devant le Prieuré, 1921
Musée Maurice Denis, St Germain en Laye

L'univers familial

Découvert et protégé par lui, le débutant que j'étais, pénétrait ainsi dans un milieu raffiné, élégant et confortable, et qui, sans être ni mondain, ni officiel, était tout de même très différent des brasseries, des crémeries, des cénacles où fréquentait la jeune peinture. L'intérieur d'Henry Lerolle était celui d'un artiste bourgeois, dans le sens traditionnel du terme, qui implique l'urbanité, la stabilité, la vie de famille et, n'exclut en aucune façon la véritable originalité. Ces traditions exquises de la bourgeoisie parisienne (….) il faudrait remonter à l'époque des Chardin et des Largillière pour retrouver l'atmosphère d'aimable simplicité, le naturel et le tour d'esprit, qui faisaient l'agrément du salon d'Henry Lerolle.[2] [...] *Ceux qui avaient de l'esprit, l'avaient à l'ancienne mode, celle du second Empire, où M. Degas excellait.*

Degas, on le rencontrait chez Lerolle devant quelques-uns de ses plus beaux tableaux, des nus, des danseuses, des femmes qui se coiffent, des jockeys. Le milieu était plaisant au regard. Ni bric à brac d'antiquaire, ni salle d'opération : un ensemble harmonieux de meubles de famille et de meubles modernes, d'œuvres d'art très choisies : entre ces Degas, des toiles de Fantin, de Puvis, de Besnard, de Corot, de Renoir, quelques bons tableaux anciens, sur des murs tapissés de papiers clairs de William Morris. [2]

La famille Lerolle, liée aux Escudier, Chausson, Rouart, Manet et Morisot présente un arbre généalogique souvent difficile à démêler, les prénoms se répètent, les alliances entre fratries se nouent, mais les talents artistiques tissent un fil rouge entre elles. Henry Lerolle, violoniste et peintre, épouse le 11 février 1876 Madeleine Escudier, musicienne accomplie et pianiste. Ils auront quatre enfants : deux filles, Yvonne (1877-1944) et Christine (1879-1941) chantent et jouent fort bien au piano, deux garçons Jacques (1880-1944) qui s'associera avec Alexis Rouart pour créer la maison d'éditions musicales Rouart & Lerolle, enfin Guillaume (1884-1954) représentant en Europe, pendant cinquante ans, de la section Beaux-Arts du Carnegie Institute of Pittsburgh.

---

[2] Maurice Denis, *Henry Lerolle et ses amis,* 1932, p. 4

Dans un quartier neuf et tranquille, entre l'Ecole militaire et l'Hôtel des Invalides, Henry et Madeleine s'installent au 20 avenue Duquesne dans un hôtel particulier, construit grâce aux deniers familiaux, avec atelier au dernier étage, à proximité de ses parents, lesquels résident 10 avenue de Villars ; Lerolle ne quittera plus cette adresse.

Henri Duparc et Vincent d'Indy sont logés à proximité au 7 avenue de Villars. Jeanne, seconde sœur de Madeleine, épousera le compositeur Ernest Chausson en 1883, mais ils habiteront avec leurs cinq enfants, boulevard de Courcelles ; Marie, la troisième sœur Escudier, se mariera en 1889 avec Arthur Fontaine, Inspecteur général des Mines, Conseiller d'Etat, président du conseil d'administration du Bureau international du travail ; il initiera les bases d'une législation internationale du Travail. A leur tour, en 1900, Arthur et Marie Fontaine s'installeront également avenue de Villars au n° 2.

Les peintres amis de la famille ont laissé de notables témoignages des demoiselles Escudier qui seront leurs modèles : *Madeleine pose pour son époux, mais aussi avec sa fille Yvonne, pour un portrait mondain (vers 1880), signé Albert Besnard, un ami de jeunesse d'Henry Lerolle et pour Henri Fantin-Latour (1882) - ces deux tableaux se trouvent au Museum of Art de Cleveland.*

De leurs amis peintres

Albert Besnard (1849-1934)
Madame Henry Lerolle et sa fille Yvonne, 1879-1880
132 x103, S.h.d. : *Besnard*.

Henri Fantin- Latour (1836-1904)
Madame Henry Lerolle, 1882
The Cleveland Museum of Art. 191 x 142, S.D.b.g. : *Fantin/1882*

Marie, la plus jeune sœur de Madeleine, prête son visage encore enfantin pour deux toiles de Henry Lerolle, son beau-frère : un portrait de trois quarts, un bouquet de fleurs au corsage, dont l'artiste s'inspire sa grande toile A l'Orgue *(1885) pour la soliste chantant à la tribune de Saint-François Xavier[3]. Dans ses souvenirs, Lerolle rapporte à ce sujet la réaction de Puvis de Chavannes invité à venir voir son tableau achevé : « Il est venu, m'en a*

fait de grands compliments et je me rappelle que, avant de s'en aller, il s'est arrêté devant ma chanteuse, que j'avais faite d'après Marie Escudier, lui a envoyé un baiser en lui disant - Mademoiselle, vous êtes charmante - j'étais bien heureux[3bis]*. »*

A l'Orgue marque en 1885 le point culminant de la célébrité de Lerolle ; pour le public des vernissages, il est le peintre « au café au lait », à cause de sa prédilection pour une couleur terre de sienne rabattue de blanc dont il tirait des effets voisins du camaïeu, analogues aux grisailles d'Andrea del Sarto ; il est « le peintre des anges, ange, lui-même » dit un journaliste, à cause de ses tableaux religieux ; le peintre de la musique, dit un autre, qui le glorifie d'avoir, dans le tableau A l'Orgue*, fait entendre par les yeux de ravissantes harmonies* [....]

Puvis de Chavannes, à propos du fameux tableau de la Bergère (Dans la campagne) *qui a eu presque autant de succès et a été aussi reproduit que l'Angélus de Millet disait : « Quand un tableau est construit comme celui-là, c'est toujours un bon tableau. Il est exact que Lerolle avait un égal souci de la composition et de la perspective : il était né décorateur, et tout ce qu'il inventait, les décorations d'appartement ou les décorations d'églises, était toujours bien mis en page, bien adapté à la place, bien cohérent avec l'entourage*[4]*…. ».*

Vers 1895, Eugène Carrière, qui déjà l'intéresse vient habiter près de lui, avenue de Ségur. Et l'on démêle dans son œuvre l'influence de Carrière dans son panneau de l'Hôtel de Ville où des vierges ailées survolent un groupe de penseurs qui sont des portraits ….
Il abandonne peu à peu sa première manière, bien qu'elle lui ait valu des médailles au Salon et des articles enthousiastes de Paul Mantz et d'Albert Wolf. Ses camarades s'inquiètent : la critique hésite, ne discernant plus sous ces différents avatars, les mêmes qualités personnelles qui pourtant subsistent ; et voilà qu'il entre dans la période du silence organisé. Que serait-il arrivé, quelle eût été la suite de sa vie, si la mort n'avait brusquement, un soir de l'été 1899, par un affreux accident de bicyclette, terminé la glorieuse carrière d'Ernest Chausson ? L'amitié profonde qui les unissait, la noblesse de caractère de Chausson, eussent agi sur l'esprit de Lerolle, l'eussent aidé à trouver ou retrouver sa voie…. Lerolle perdait son confident le plus intime, à un moment critique de son existence.[5]

Les derniers évènements de la décennie seront le mariage de ses filles : Yvonne et Christine, épouseront deux fils d'Henri Rouart : « *des énergumènes me dit leur descendant ! »* (Dominique Bona cite Jean Marie Rouart*).* Yvonne se marie en décembre 1898, avec Eugène Rouart et Christine, avec Louis en février 1901. Degas, ami des deux familles, avait arrangé les mariages, hélas, elles ne furent heureuses ni l'une ni l'autre.

---

[3] Jean-Michel Nectoux, *Harmonie en bleu et or. Debussy, la musique et les arts,* 2005, p. 34 et [3bis] Manuscrit Henry Lerolle

[4-5]. Denis, 1932, p.15 et p. 18

[6] . Bona, 2019, p. 41 et 42

« Les mariages furent catastrophiques. L'un des frères, Eugène, grand ami de Gide qui lui avait dédié Paludes, *avait déposé son homosexualité dans la corbeille des noces. L'autre, Louis, le grand-père de Jean-Marie, avait, paraît-il, raté l'aventure de la NRF. On évoquait encore ses frasques et ses colères homériques en famille… »*

Alexis, troisième fils d'Henri Rouart, épousera en juin 1900, Julie Manet, fille de Berthe Morisot et d'Eugène Manet, frère du peintre Edouard Manet tandis que sa cousine Jeannie Gobillard (sa mère Edma était la sœur de Berthe), convolait avec Paul Valéry. Les deux couples vécurent ensemble toute leur vie dans le XVIème arrondissement, rue de Villejust, actuelle rue Paul Valéry, se partageant l'hôtel construit par Berthe et Eugène.

Yvonne Lerolle et Eugène Rouart
27 décembre 1898

Julie Manet et Ernest Rouart et
Jeannie Gobillard et Paul Valéry-31 mai 1900

Christine Lerolle et Louis Rouart
12 février 1901

L'art de Lerolle évoluait, et sa pensée était troublée par les évènements qui passionnaient les milieux intellectuels. Lerolle avait pris parti, comme tous les esprits religieux, dans la crise dreyfusiste, avec angoisse, avec violence, il s'était rangé du côté de Dreyfus comme Carrière, contre Degas, Forain, Puvis, Renoir. C'est sans doute l'affaire Dreyfus qui a incité Lerolle à s'accommoder de l'injustice des hommes, à s'y complaire et par voie de conséquence à mépriser le silence de la critique [...], *il s'est résigné plus aisément à cette solitude artistique, où le poussaient d'ailleurs son caractère indépendant, sa droiture intransigeante, et sa « farouche modestie », comme disait son ami Poujaud.* [...] *il s'est tenu en dehors de tous les succès officiels, honneurs mondains, profits de gloire ou d'argent. Son esprit critique impitoyable contribuait aussi à son isolement. A la fin de sa vie, il souffrait moins d'être méconnu, que d'être dépaysé dans ce monde d'après guerre où il ne retrouvait presque plus rien de ce qu'il avait aimé. Fidèle à ses amitiés, n'écrivait-il pas : «* Tous ceux que j'ai aimés dans la vie me l'ont rendu, c'est ce qui fait que j'ai toujours été si heureux », mais il fuyait les relations nouvelles, il avait terminé son évolution et son œuvre[7].

[7]. Denis, 1932, p. 19

Portrait d'Henry Lerolle 1869, par Albert Besnard
BnF, dpt des estampes.

La carrière d'Henry

Né en 1848, Lerolle manifesta une vocation précoce nullement contrariée, lorsqu'il choisit la peinture plutôt que l'orfévrerie, à laquelle le destinait son père. Henry avait débuté à seize ans dans l'atelier de Louis Lamothe, qui, faute de lui avoir beaucoup appris, fut son initiateur, le reliant symboliquement à son propre maître, Jean-Dominique Ingres et à un de ses élèves des temps plus anciens, Edgar Degas avec lequel Lerolle devait se lier quinze années plus tard ; fort timide, couvé par sa mère, Lerolle refusa de se soumettre au cursus classique et à la vie de rapin des Beaux-arts, comme à l'épreuve du concours de Rome et copiait Poussin, Valentin, Rubens ou Véronèse, aux côtés de Fantin, de Regnault, de Besnard, tandis que Manet passait moqueur et cravaté de bleu, sans qu'il ait jamais osé l'aborder.

Dans les dernières annéees de l'Empire, Lerolle travailla dans l'atelier de Gleyre, le maître de Monet, Renoir ou Whistler et débuta au Salon en 1868 ; il avait vingt ans ; il y exposa régulièrement et avec un succès croissant. Vers 1870, Lerolle se plut à peindre quelque temps aux côtés de Berthe Morisot, à Houlgate où ses parents avait un châlet, ils se retrouvèrent à Paris peu avant que Berthe ne devienne l'un des modèles préférés de Manet et n'épouse son frère, Eugène Manet. En somme, Lerolle suivit d'assez près l'évolution de la peinture impressionniste ; sans en adopter la touche rapide, il retint de l'école nouvelle la fraîcheur des atmosphères et l'éclaircissement général de la couleur ; Lerolle se lia plus particulièrement avec Claude Monet et Auguste Renoir puis, se rangeant du côté du « mouvement », participa à la fondation de la Société nationale des Beaux–arts (1890) où il exposa désormais.

Lerolle est une figure singulière, il possède un indéniable « métier » ; ses dessins ses eaux-fortes révèlent une vraie « main », il se reconnaissait lui-même pour un peintre habile et l'on sait que Puvis[9] admirait la composition de ses tableaux. Cependant, fort embarrassé par ses succès de public, mettant à la porte journalistes et admirateurs encombrants ou trop zélés, il décida, la quarantaine passée, de fuir les traficotages et intrigues du milieu artistico-politico-mondain pour pratiquer son art sans souci de carrière, pour lui-même, pour sa famille et quelques amis, il est vrai admirablement choisis.[8]

Nocturne 2005, p. 60-61

Etude de jambes, vers 1880
Paris, musée d'Orsay, don Isabelle Hamel, fille de Christine Lerolle-Rouart

« Je refusais tous les petits honneurs qui viennent avec la célébrité, écrit-il ; j'aurais refusé encore plus les grands honneurs, je me retirai de tout et, au bout de quelques quelques années, on ne parlait plus de moi ; j'étais tranquille, je pouvais faire ma peinture sans l'appréciation de personne. De tout ce temps-là, le seul souvenir vraiment agréable qui me soit resté, ce sont les compliments sincères des 3 ou 4 peintres pour lesquels j'avais le plus d'admiration, Chavannes, Degas, Fantin etc …. Assurément ma vie doit paraître celle d'un raté – mais pour moi elle ne l'est pas puisque j'ai su me retrouver moi-même, en abandonnant toute cette vie factice et extérieure à laquelle je ne croyais pas, pour ne plus vivre qu'avec mon cœur[10]. »

Lorsqu'on découvre un certain nombre de ses toiles ; on reste surpris par l'écart esthétique qui se manifeste d'une période à une autre et souvent, d'une œuvre à une autre : dans ses grandes compositions champêtres, comme Dans la Campagne (Salon de 1880), *où transparaît son admiration pour la nature selon Millet et le naturalisme d'un Bastien-Lepage ; dans le* Portrait de la mère de l'artiste (Société nationale, 1895, musée d'Orsay) *se lisent son goût d'une facture lisse, la précision un peu sèche du dessin et une distinction qui l'apparentent, de loin à la facture de Whistler, et de certains Degas de jeunesse.*

Ailleurs, ce sera (pour le mieux) l'influence de Puvis de Chavannes qui se révèle, comme dans les panneaux décoratifs du Salon des sciences à l'Hôtel de Ville de Paris (1889), tandis que la grande Fuite en Egypte (couvent des Dominicains, Dijon, 1891) hélas disparue, *et son étonnant envol en arabesque d'anges regarde du côté du fantastique mystique des symbolistes comme Segantini ou Malczweski. [11]*

[10] Lettre autographe Henry Lerolle, *archives Lerolle DR*

[11] Nectoux, 2005, p. 62

Une grande partie de son œuvre picturale est constituée de panneaux décoratifs et de vitraux commandés pour des intérieurs. Elle est fort peu documentée et, par nature dispersée, si elle n'a pas été complétement détruite.

Après 1900, abandonnant la « grande peinture de Salon », Lerolle restreint ses ambitions pour traiter, au crayon, à la plume, sur le cuivre et sur des toiles de plus modestes dimensions, des sujets familiers : portraits, natures mortes, intérieurs, des scènes d'intimité où son talent se trouve comme en confiance, et conforté par l'intimisme de Bonnard ou Vuilard qu'il a tôt remarqués.

D'une famille profondément catholique, Lerolle rencontra ses plus grands succès avec des sujets religieux traités parfois avec une tranquille audace lorsque, s'éloignant de l'iconographie académique tirées des écritures, il emprunta ses sujets à la vie religieuse telle qu'il la vivait parmi ses contemporains. Deux belles réussites relèvent de cette inspiration : La Communion (Salon de 1888) et A l'Orgue (ou la Répétition), *toile qui remporta un grand succès au Salon de 1885. Eloigné des poncifs de l'enseignement officiel comme des audaces radicales de l'avant-garde, l'art de Lerolle offre l'exemple d'une sorte de modernité bien tempérée.*

« C'est par ces artistes du Salon officiel que furent propagées les innovations des grands inventeurs, encore discutés, écrit Maurice Denis. [....] Lerolle a été de ceux qui ont contribué à cette transformation de la peinture française, tout en restant accessible au public de Gerôme et de Cabanel ».[11]

On a cependant le sentiment que Lerolle devait toujours rester à la recherche de sa personnalité d'artiste, trop perméable à l'inventivité des peintres qu'il aimait et rencontrait : son goût pour Carrière, Puvis, Fantin, Maurice Denis, désigne un attachement pour le symbolisme le plus grave, mais la présence à leurs côtés de Gauguin, Bonnard ou Degas dans sa remarquable collection personnelle dénote une ouverture tout autre, et suggère qu'il fut probablement soumis à trop d'infuences contradictoires.

Le meilleur de son art pourrait bien être le plus ignoré : celui du dessinateur, du graveur, délicat et sensible, comme le suggère Maurice Denis qui voit aussi en lui le voluptueux dont les nus se placent dans la descendance du XVIII[è] siècle français ….un art de grâce et d'élégance hérité de l'esprit du second Empire auquel le jeune Debussy certainement été sensible.[12]

---

11 Denis, 1932, p. 14

12 Nectoux, 2005, p. 62-63

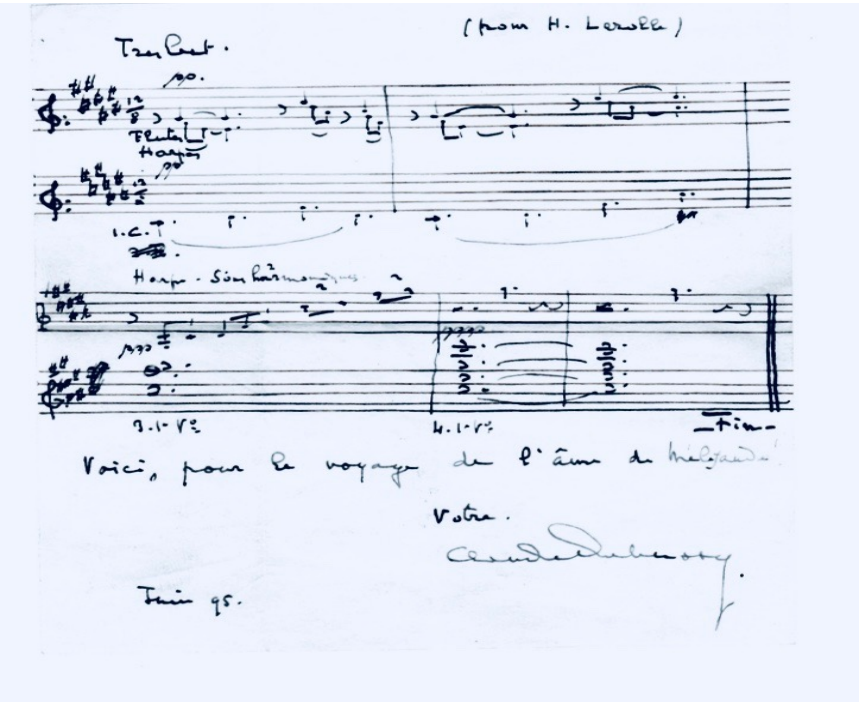
Les années Pelléas

Durant la première quinzaine de juin 1893, Debussy rejoint les Chausson et les Lerolle pour deux brefs séjours au château de Luzancy, non loin de la Ferté-sous-Jouarre, qu'ils louaient ensemble pour l'été. Chausson écrit à Raymond Bonheur *:* « La maison me fait toujours penser à la ville sonnante de Rabelais : 10 enfants, 5 pianos, 1 violon, 1 chanteuse, et des grandes personnes plus ou moins remuantes en nombre respectable… Tout au plus ai-je pu lire 3 dialogues de Platon ».[13]

Dès la rencontre de Luzancy, le musicien est séduit par le caractère méditatif, éclairé d'humour, la réserve réchauffée de brusques enthousiasmes, la présence attentive de Lerolle dont il se rapprocha durant ces journées. Visiblement conquis, il va entretenir avec lui les relations les plus confiantes, nourries de discussions sur la peinture et la musique, de correspondance, de musique entre soi et de diners avec quelques-uns des artistes et des poètes reçus à sa table : Fantin, Degas, Carrière, Renoir, Maurice Denis, Francis Jammes, Mallarmé et ses jeunes disciples, amis de Debussy : Pierre Louÿs , Henri de Régnier, André Gide, Paul Valéry, et parmi les compositeurs, aux côtés de Chausson : Henri Duparc, Vincent d'Indy, Raymond Bonheur, et Charles Bordes, le fondateur des fameux Chanteurs de Saint-Gervais.
Le jeune compositeur est profondément séduit par ces milieux de grande bourgeoisie où la vie sociale se résume à un cercle choisi et semble si aisée que les préoccupations résolument résolument anti-académiques de Lerolle ne pouvaient que séduire l'ancien pensionnaire en rupture de l'Académie de France à Rome. [.....] *Le hors-jeu social décrété par le peintre lui-même, de manière à éloigner les importuns, était fait pour plaire à un musicien terriblement terriblement isolé dans l'horizon social bigarré qui était le sien. [14]*

Le 5 février 1894, Debussy confie à Chausson à propos de l'ami Lerolle : « Vous me croirez facilement si je prétends l'aimer beaucoup et puis il me montre une si jolie tendresse pour *Pelléas* que je lui en ai une reconnaissance infinie. » *Soucieux de recueillir son sentiment d'auditeur sensible, éloigné du qu'en dire-t-on et de toute considération de « métier », c'est désormais vers Lerolle et vers Bonheur, que Debussy va essayer son opéra, scène après scène, avant même qu'elles soient achevées. Lorsque leur fraternité humaine et esthétique se fut établie, Debussy n'hésita pas à lui écrire. L'instinct musical de cet ami, décidément artiste, le retenait aussi. Lerolle avait été l'élève d'Edouard Colonne pour le violon et se plaisait à pratiquer la musique de chambre dans l'intimité, avec André Gide, entre autres pianistes.[15]*

13-14-15 Nectoux, 2005, p. 52 et 63-

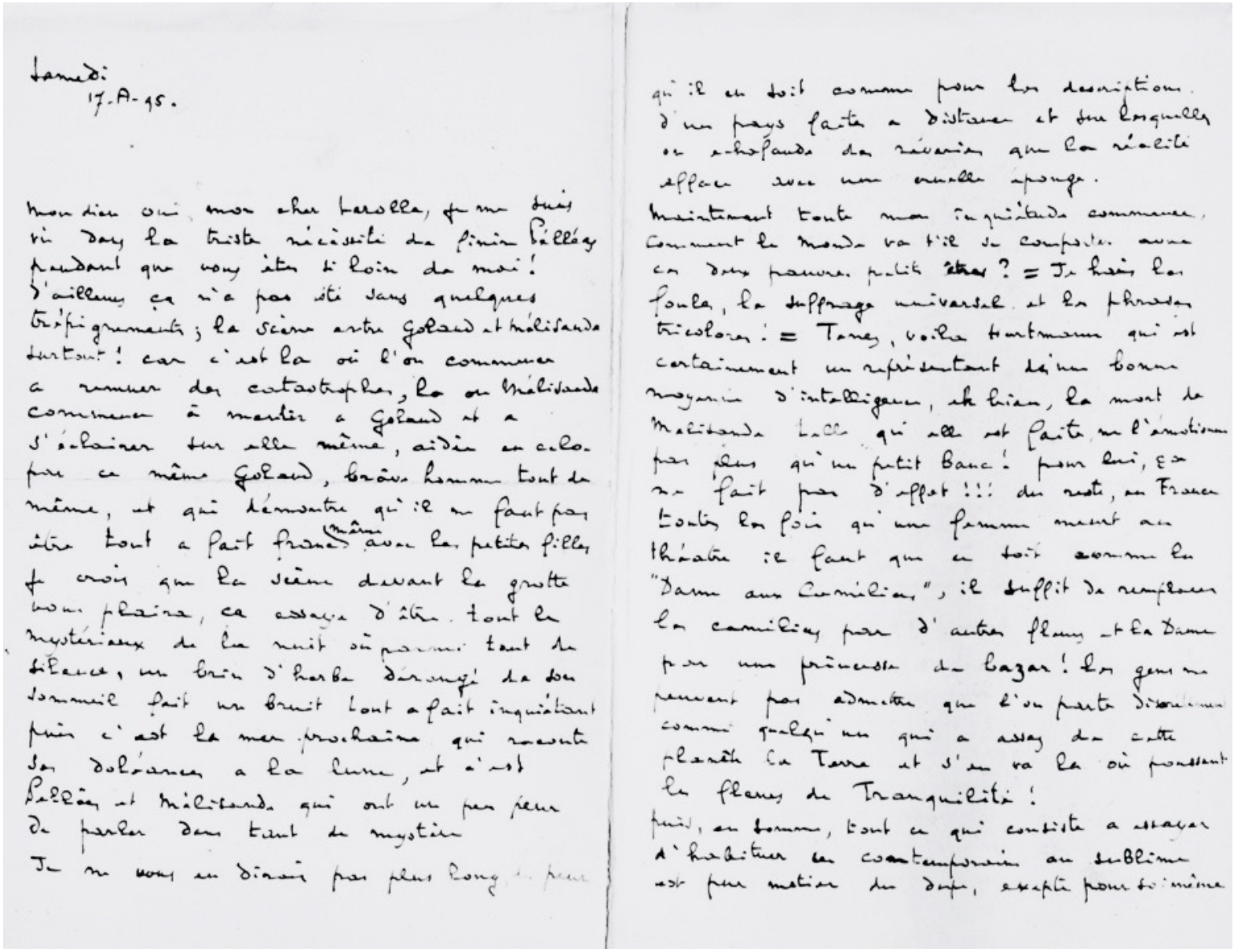


Dans une autre lettre à Chausson, Lerolle écrit :

« Tu ne devineras jamais où je suis pour t'écrire ! Chez Debussy …. L'idée m'est venue d'aller chez Debussy pour connaître *ma* prose lyrique. Et je suis heureux d'entendre de la musique … et la sienne, que je lui ai demandé de t'écrire de chez lui pour que ma lettre t'arrive demain. Ma prose lyrique est jolie comme tout, d'une grâce et d'une sonorité adorables, mais il vient de me jouer une scène de *Pelléas et Mélisande,* ça c'est étonnant. Je trouve ça très - très … et pis ça fait froid dans le dos… Enfin c'est très bien - Du reste il en paraît content. Et puis, me retrouver chez un musicien- Depuis une heure je suis très heureux … Décidément, la musique, la bonne, celle que j'aime est une bonne chose dont je peux me passer de moins en moins ». [16]

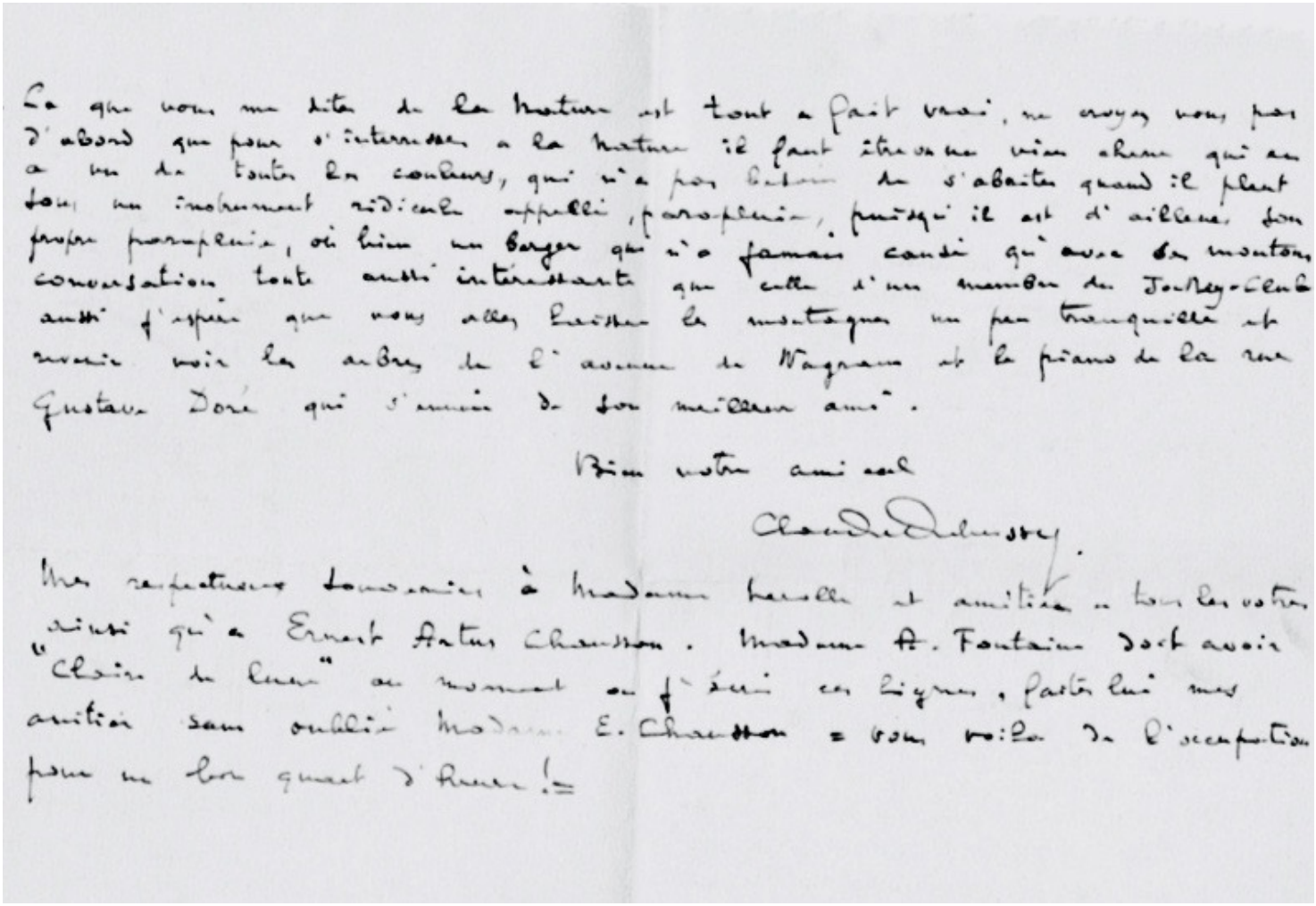
Sur la Marne à Luzancy, Debussy, Jeanne et Ernest Chausson, Raymond Bonheur, mai 1893, Archives Chausson

16. Autographe portant la date du 21 octobre 1893, *archives Lerolle DR* et Nectoux, 2005, p.64



Samedi 17 - A 95

Mon dieu oui, mon cher Lerolle, je me suis mis dans la triste nécessité de finir Pelléas pendant que vous êtes loin de moi ! D'ailleurs ça n'a pas été sans quelques trépignements ; la scène entre Golaud et Mélisande surtout ! car c'est là où l'on commence à remuer des catastrophes, là où Mélisande commence à mentir à Golaud et à s'éclairer sur elle même, aidée en cela par ce même Golaud, brave homme tout de même, et qui démontre qu'il ne faut pas être tout à fait franc même avec les petites filles. Je crois que la scène devant la grotte vous plaira, ça essaye d'être tout le mystérieux de la nuit où parmi tant de silence, un brin d'herbe dérangé de son sommeil fait un bruit tout à fait inquiétant puis c'est la mer prochaine qui raconte ses doléances à la lune, et c'est Pelléas et Mélisande qui ont un peu peur de parler dans tant de mystère.



Je ne vous en dirais pas plus long de peur qu'il en soit comme pour les descriptions d'un pays faites à distance et sur lesquels on échafaude des rêveries que la réalité efface avec une cruelle éponge. Maintenant toute mon inquiétude commence, comment le monde va t il se comporter avec ces deux pauvres petits êtres ? = Je hais les foules, le suffrage universel et les phrases tricolores ! = Tenez voilà Hartmann qui est certainement un représentant d'une bonne moyenne d'intelligence, eh bien, la mort de Mélisande telle qu'elle est faite ne l'émotionne pas plus qu'un petit banc ! pour lui, ça ne fait pas d'effet !!! du reste en France toutes les fois qu'une femme meurt au théâtre il faut que ce soit comme la « Dame aux Camélias », il suffit de remplacer les camélias par d'autres fleurs et la Dame par une princesse de bazar ! Les gens ne peuvent pas admettre que l'on parte discrètement comme quelqu'un qui a assez de cette planète la Terre et s'en va là où poussent les fleurs de la Tranquilité ! puis, en somme, tout ce qui consiste à essayer d'habituer ses contemporains au sublime est pur métier de dupe, excepté pour soi même. Ce que vous me dites de la Nature est tout à fait vrai, ne croyez vous pas. D'abord que Pour s'intéresser à la Nature il faut être ou un vieux chêne qui en a vu de toutes les couleurs, qui n'a pas besoin de

s'abriter quand il pleut sous un instrument ridicule appellé [sic] puisqu'il est d'ailleurs son propre parapluie, ou bien un berger qui n'a jamais causé qu'avec des moutons, conversation toute aussi intéressante que celle d'un membre du Jockey-Club, aussi j'espère que vous allez laisser la montagne un peu tranquille et revenir voir les arbres de l'avenue de Wagram et le piano de la rue Gustave Doré qui s'ennuie de son meilleur ami.

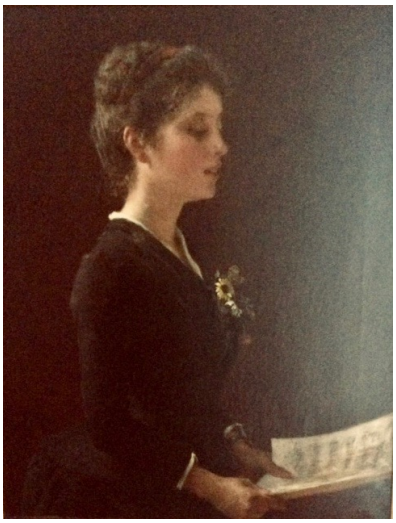
Bien votre amical

Claude Debussy

Mes respectueux souvenirs à Madame Lerolle et amitiés à tous les votres ainsi qu'à Ernest Artur [sic] Chausson. Madame A. Fontaine doit avoir « Clair de lune » au moment où j'écris ces lignes, faites lui mes amitiés sans oublié Madame Chausson = vous voilà de l'occupation pour un bon quart d'heure !=

Lettre autographe de Debussy, *archives Lerolle DR*

Dans le salon Lerolle se produisaient les meilleurs artistes de ce temps : Jeanne Raunay dans la Chanson perpétuelle *et Eugène Ysaÿe dans* le Poème *de Chausson, plus tard les pianistes Alfred Cortot et Blanche Selva. Certain soir d'avril 1896, il semble que l'on y entendit Debussy jouer le* Quintette *de Franck avec le quatuor Crickboom. Il est aussi à peu près assuré qu'à l'automne de 1893, furent données avenue Duquesne, les* Proses lyriques*, chantées par Marie Fontaine dont Jeanne Chausson avait reçu en dédicace la troisième page* « De fleurs », *tandis que la quatrième* « De soir » *était offerte à Henry Lerolle* [17].



Portrait de Marie Escudier, 1885 collection particulière

A propos de musique, Lerolle écrit à Maurice Denis : « La musique est pour moi ce qu'il y a de meilleur au monde et malgré son inutilité, elle ne m'amollit pas, au contraitre …..Je suis sûr que Bach est plus beau que Schumann, mais un peu de Schumann, après beaucoup de Bach, me fait un bonheur que je ne sais vous dire[18] » .

[17] . Nectoux, 2005, p. 64 [18] . Lettre autographe de Lerolle, *archives Denis DR*

Camille Claudel et Debussy

Camille Claudel 1864 – 1943

On ne sait si Camille et Debussy se sont connus chez Mallarmé, dans le salon de la rue de Rome, où la parole du maitre répandait des oracles, incompréhensibles au commun des mortels. Ou chez le peintre Henry Lerolle, avenue Duquesne, dans son hôtel particulier à l'atmosphère bon enfant, proche de l'église Saint–François Xavier qui venait tout juste d'être construite. [....] *Dans les deux cas, Camille avait accompagné Paul, hôte assidu de ces deux cénacles. Le premier, entièrement voué à la poésie. Le second, à la peinture et à la musique. Paul Claudel avait lui-même été amené là, à ces deux adresses par des amis écrivains, forcément mallarméens, attirés par ces mondes antinomiques, le premier rue de Rome, mystérieux et solennel, le second, avenue Duquesne, plein du rire des jeunes filles de la maison et des sonorités du piano qui s'envolaient vers les plafonds, peints d'anges.*

A Maurice Fenaille, 1900

La Petite Châteleine 1895-1896
musée de la Piscine, Roubaix

La Vague 1898 Bronze et Onyx
61 x 48 x 61, coll. particulière

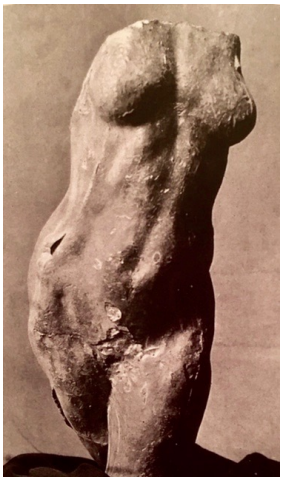
Debussy, grand ami de Lerolle, y était pour ainsi dire chez lui. Après diner, il se mettait volontiers au piano pour des concerts improvisés. Camille n'aimait pas la musique. Elle le disait sans se gêner : elle n'avait pas d'oreille. La musique l'ennuyait, elle la trouvait « embêtante » et lui préférait le silence. Ou le bruit du burin sur la pierre, le son familier, enivrant, des coups de marteau sur les blocs de marbre d'où sortiraient les visages d'une Niobide, *de* Méduse, *ou de* Psyché. *Debussy a tout de suite échappé à cette allergie* [19]. *Il a été l'exception parmi les musiciens de tout pays et de tous temps, de Bach à Vincent d'Indy, qui ennuyaient Camille. Et l'home qui la composait ne l'a pas laissé indifférente.*

---

18 Bona, 2019, p. 239

Célibataire, connue pour sa liaison avec un sculpteur célèbre autant pour son art que pour sa réputation d'ogre, dévoreur de femmes, elle assumait son statut hors normes : artiste avant tout, libre et artiste, il y avait chez elle du panache. Nombre de visiteurs, clients potentiels ou journalistes, amis de son frère aussi, comme Léon Daudet ou Marcel Schwob, sont tombés sous son charme à son atelier. Debussy a compté dès leur première rencontre, parmi ses admirateurs.[19]

Clotho - 1893
plâtre, 90 x 43,3 x 43 Paris, musée Rodin



Torse de femme debout, vers 1888,
plâtre teinté, non localisé (ancienne coll. H. Lerolle*)*
d'après *L'Art décoratif , 1er juillet 1913*

De son côté, on l'apprend par Godet, Debussy était amoureux de La Petite Châtelaine et *en avait acquis un exemplaire. Il aimait aussi beaucoup* Clotho*, l'âpre figure de vieillarde aux traits creusés de rides profondes, méchantes, mais où, contre toute attente, la main de Camille a mis sa touche de tendresse. Mais la sculpture que le musicien préférait et qu'il a achetée elle aussi, c'est* La Valse*… on l'aurait deviné, ce couple de danseurs lascivement enlacés, emportés par les mouvements de la musique.*[20]

La Valse Camille Claudel, 1883 -1905 musée Rodin – Paris

[19- 20] Bona, 2019, p. 238, et 2

Sans doute a-t-il pu s'étonner que Camille, prétendument étrangère à son art, ait pu saisir l'union si parfaitement musicale du couple et en traduire la mélodie avec ses pleines mains de sculptrice. Cette Valse *de Camille, Debussy l'avait placée sur son piano. Elle y est restée jusqu'à sa mort. Quand il levait les yeux de son clavier, c'est elle qu'il voyait.* [21]

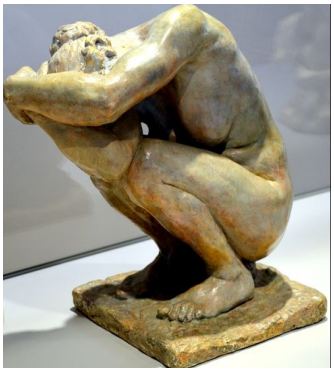
Parmi les collectionneurs et amateurs de Camille, il y avait Henry Lerolle. Il a été un des premiers en 1897 à acheter les sculptures de Camille. Il avait chez lui un Torse de Femme debout*, une* Tête de Jeune fille au chignon, *un* Vieil aveugle chantant, *une version de* La Petite Châtelaine *et* 5 petits bronze *qui furent vendus lors de sa succession.*[22] Deux superbes photographies de Degas en témoignent : *Portrait au miroir de Lerolle et ses filles* et *Degas avec Yvonne et Christine* où « *faveur insigne* », il se met en scène avec Yvonne, assise et hiératique, tandis que Christine, est familièrement accoudée à une réduction en bronze de Rodin *Ugolin et ses enfants,* posée sur le piano.

Portrait au miroir d'Henry Lerolle avec ses filles

Yvonne et Christine Lerolle avec Degas

Paris, musée d'Orsay épreuve argentique à partir d'un négatif verre

En 1913, quand Camille fut conduite à l'asile de Ville-Evrard, un conseil de famille fut institué. A la demande de Paul, Philippe Berthelot de même qu'Henry Lerolle en ont fait partie. C'est Berthelot qui a eu la charge de trier les sculptures dans l'atelier du quai Bourbon, après le départ de Camille, pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être parmi les décombres.



Femme accroupie, 1884, plâtre patiné , 37,8 x 24 x 37, 3, Nogent-sur-Seine, musée Camille Claudel.

L'Age mûr *était du lot, de même qu'une* Femme accroupie, *où Paul a vu « l'instinct de l'animal qui a peur et se recourbe sur soi-même pour échapper à la prise. L'image même de Camille, le repli, la peur au moment de la séquestration.* [23]

21-22- 23 Bona, 2019, p.240 ; p.244 et p. 257.

Camille Claudel à Monsieur Lerolle, [6]
Artiste peintre ~~20 Avenue Duquesne~~
à Villerville Calvados

Monsieur,

J'ai envoyé votre tableau chez vous pour que vous le signiez.
Si vous deviez être absent longtemps je vous prie de le faire signer par monsieur votre fils. Je vous avoue à ma honte que je l'ai vendu (150 fr) ayant grand besoin d'argent : vous me pardonnez n'est-ce pas vous qui connaissez l'affolement des artistes aux abois ; Monsieur Rodin (que vous connaissez) s'est amusé cette année à me couper les vivres partout après m'avoir forcé de quitter le salon de la Nationale par les méchancetés qu'il me faisait.
De plus, il m'insulte, fait publier partout mon portrait sur des cartes postales malgré ma défense expresse, il ne redoute rien, se croyant un pouvoir illimité.
Je serai poursuivie toute ma vie de la vengeance de ce monstre.

J'aurais voulu vous conduire la c^{tesse} de Maigret comme je vous l'avais promis mais depuis on m'a brouillé avec elle, ma bonne mère qui ne rêvait que de mettre ma sœur à ma place dans cette maison et Lhermitte que je gênais pour s'y installer tout à fait ont tant intrigué qu'ils m'ont ôté l'affection de cette dame, ma seule acheteuse.

Vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute. Je pense toujours à la mauvaise réception que vous avez eue chez moi grâce aux incapables que j'avais prises à mon service ; mais vous connaissez la sottise des artistes en matière de réalité vous ne m'en voulez pas j'en suis sûre ;
Si vous voulez venir me voir vous verrez le groupe que je suis en train de terminer à la sueur de mon front, prévenez moi d'un mot.

Sincères amitiés, respects à madame Lerolle

C Claudel
19 quai Bourbon

Lettre autographe de Camille Claudel, *archives Lerolle D.R*

Monsieur,

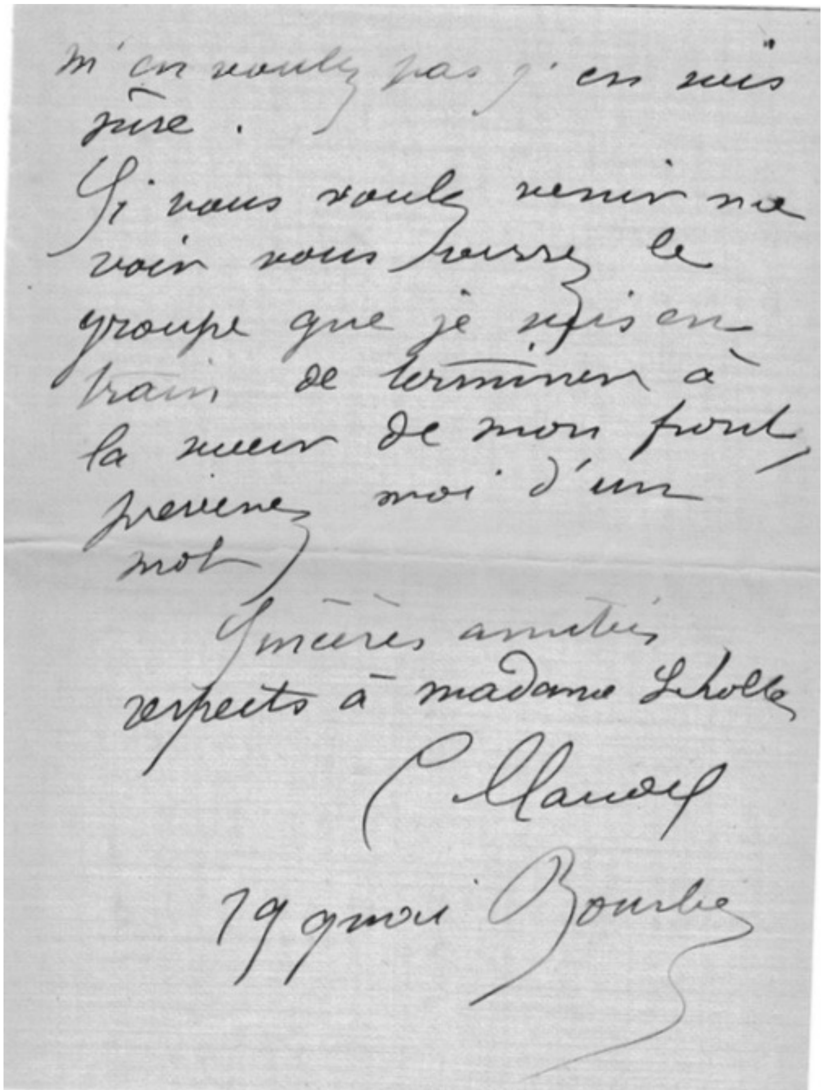
J'ai envoyé votre tableau chez vous pour que vous le signiez. Si vous deviez être absent longtemps je vous prie de le faire signer par monsieur votre fils. Je vous avoue à ma honte que je l'ai vendu (150 F) ayant grand besoin d'argent : vous me pardonnez n'est-ce pas vous qui connaissez l'affolement des artistes aux abois.

Monsieur Rodin (que vous connaissez) s'est amusé cette année à me couper les vivres partout après m'avoir forcé de quitter le salon de la Nationale par les méchancetés qu'il me faisait.

De plus, il m'insulte fait publier partout mon portrait sur des cartes postales malgré ma défense expresse, il ne redoute rien, se croyant un pouvoir illimité. Je serai poursuivie toute ma vie de la vengeance de ce monstre.

J'aurais voulu vous conduire la Ctesse de Maigret comme je vous l'avais promis mais depuis on m'a brouillé avec elle, ma bonne mère qui ne rêvait que de mettre ma sœur à ma place dans cette maison et Lhermitte que je gênais pour s'y installer tout à fait ont tant intrigué qu'ils m'ont ôté l'affection de cette dame, ma seule acheteuse. Vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute.

Je pense toujours à la mauvaise réception que vous avez eue chez moi grâce aux imposables que j'avais prises à mon service ; mais vous qui connaissez la sottise des artistes en matière de réalité vous ne


n'en voulez pas j'en suis
sûre.
Si vous voulez venir me
voir vous trouverez le
groupe que je suis en
train de terminer à
la sueur de mon front,
prevenez moi d'un
mot.
Sincères amitiés
respects à madame Scholl
C Claudel
19 quai Bourbon

Masque de Camille Claudel par Auguste Rodin
Musée Rodin